



La femme sauvage
★★★★☆
JEROEN OLYSLAEGERS
Traduit du néerlandais (Belgique)
par Françoise Antoine
Stock
506 p., 23,90 €

« J'adore le passé, mais je suis un narrateur du présent »

Anvers est la ville d'écriture de Jeroen Olyslaegers. Après « Trouble », dans les années 40-45, voilà « La femme sauvage », au XVI^e siècle. Un roman brillant sur une ville en effervescence. Et sur notre société actuelle.

ENTRETIEN

JEAN-CLAUDE VANTROYEN

Anvers est une ville bouillonnante dans les années 1560. Effervescences intellectuelle, religieuse, politique. On y croise des savants comme Ortelius ou John Dee et des artistes comme Bruegel, les papistes, les luthériens, les calvinistes se côtoient et parfois s'affrontent, les séides de Philippe II s'en prennent aux velléités anti-espagnoles des Gueux. La ville grouille de soldats, d'espions, de complots. Et de marchands. Parce qu'au-delà de toutes ces agitations, c'est faire de l'argent qui compte. Trouver de nouvelles routes maritimes, importer de nouvelles marchandises, exporter de nouveaux biens.

Au milieu de cette ébullition, voilà Beer, l'aubergiste. Il connaît le malheur : il a perdu trois femmes, il a un fils, étrange, couvert de poils. Il fait partie de la Famille de l'Amour, une confrérie de tolérance, il fait chaque année l'« Homme sauvage » dans une sorte de carnaval débridé. Il accueille le grand savant John Dee chez lui, il est proche d'Ortelius le cartographe et de Silvius l'imprimeur. Il abrite une « femme sauvage », une Inuit et sa fille, ramenées à Anvers par un navire qui a exploré les mers froides. Mais la tolérance d'Anvers bascule. Les iconoclastes dévastent les églises, on exécute les « traîtres » en public, on massacre. Beer s'enfuit à Amsterdam, avec les deux Inuits. C'est là, en 1577, dans l'auberge qu'il a ouverte qu'il écrit chaque soir pour revivre sa vie mouvementée. Et ça donne un roman foisonnant, extraordinaire, passionnant et pertinent.

Vous avez dû avoir une longue période de documentation pour écrire ce roman.

J'ai été aidé par un de mes amis proches, Stef Franck. Sans lui, c'eût été impossible. On a travaillé pendant deux ans sur ce sujet. Parce que je veux parvenir à être comme un témoin de cette période-là.

Des événements et des personnages sont authentiques. Vous mêlez fiction et réalité.

J'adore ça. Beer, le personnage principal, c'est ma création. Mais la cérémonie du Wildeman, de l'Homme sauvage, a existé à Anvers jusqu'à la Contre-Réforme. J'adore combiner des figures réelles, historiques avec mon propre imaginaire. C'est vraiment important

Nous sommes faibles, pleins d'ambiguïté, nous sommes des résistants mais aussi des collaborateurs

”



« J'étais un écrivain flamand. Grâce à Stock, mon éditeur français, je suis devenu un écrivain belge. C'est un cadeau exceptionnel. » © NIKKI VAN LIEROP

pour moi. Je veux donner au lecteur la sensation d'être là, à Anvers, à cette époque, dans cette auberge.

Et la Wildevrouw, la femme sauvage, elle a existé, elle aussi ?

Ça, c'est incroyable. Depuis le début, j'avais choisi le titre du roman. Comme un objectif. Parce que les armoiries de la ville d'Anvers montrent un homme sauvage et une femme sauvage. Pour moi, celle-ci pouvait être *Margot la Folle* de Bruegel. Mais Stef a trouvé, dans des chroniques de 1566-67, la narration de l'arrivée d'une femme sauvage avec son enfant dans le port d'Anvers. Extraordinaire. Un véritable cadeau. Il y a même une gravure montrant cette femme et sa fille. Des Inuits sans doute kidnappés par des marins bretons et qui ont échoué à Anvers.

Anvers est alors une ville bouillonnante, excitante.

Le pouvoir à Anvers, c'était le marché. Et le marché donne une soif de liberté politique et religieuse. C'était important

pour les calvinistes, pour la plupart des marchands qui ont donné une réelle prospérité à la ville. Mais le roi Philippe II est obsédé par les idées papistes et la Contre-Réforme. D'où la tension dans la ville. D'autant que le pouvoir des autorités d'Anvers était relatif : ce qui comptait, pour elles, c'était de garder l'équilibre, entre les marchands un peu révolutionnaires, opposés aux papistes,

et le roi. Parce que l'équilibre permet le commerce.

Il y a un double mouvement. Celui des marchands de trouver de nouveaux débouchés. Celui des penseurs de chercher à comprendre l'univers, ou Dieu.

Je pense que cette situation fut unique, cet échange entre les artistes, les intellectuels et ceux qui ont de l'argent. L'ambiance était vraiment intellectuelle. Il était primordial de pouvoir citer de grands auteurs comme Virgile : une question de classe, d'élégance. Et en même temps, c'est un univers rabelaisien. Rabelais fut très important pour mes recherches. J'aime son humour, sa vulgarité. Et j'ai voulu introduire ça aussi dans le roman.

Dans cette effervescence, les livres sont terriblement importants.

Des livres comme ceux d'Erasmus font des best-sellers à Anvers. Il y avait 300 imprimeurs dans cette ville. Dont Plantin et Silvius. L'imprimerie des gravures de Bruegel s'appelait Les Quatre-Vents, ce qui montre sa portée internationale. C'était vraiment un âge d'or, qui suscite encore une certaine nostalgie aujourd'hui.

Vous écrivez : « Anvers, une ville qui a renié ses richesses ». Vous parlez d'hier ou d'aujourd'hui.

C'est le boulot du lecteur de dénicher ces échos. J'ai mis dans mes livres des choses qu'on peut transférer à notre époque. Au lecteur de s'interroger ensuite. Mais c'est vrai qu'on peut voir *La femme sauvage* comme une sorte de cri-

tique de l'Europe, de la Belgique, d'Anvers.

Beer se pose des tas de question sur son malheur, sur son fils poilu, sur cette Inuit dont il se demande s'il n'est pas amoureux. Et sur sa propre faiblesse : il est honteux de sa faiblesse.

Beer, c'est nous ?

Oui, on doit admettre que nous sommes faibles, pleins d'ambiguïté, que nous sommes des résistants mais aussi des collaborateurs. J'aime ces personnages pleins d'incertitude, qui n'agissent pas toujours de façon positive. Sous certains aspects, Beer est aussi un traître qui abandonne ses amis, la Famille de l'Amour. L'allégorie est aussi je pense entre le malheur de Beer et le malheur d'Anvers. Ce n'était certes pas un paradis à l'époque, mais ce fut un moment remarquable, un âge d'or exceptionnel.

Votre roman est aussi une réflexion sur le destin : « suis-je le seul maître à bord ? », se demande Beer.

En néerlandais on dit que c'est le « wreede heden », le présent cruel. Nous sommes des prisonniers du présent et le présent est cruel, parce qu'on ne connaît pas le futur, les résultats de ce qu'on fait aujourd'hui. Beer réfléchit à ça, et j'adore les personnages qui réfléchissent après avoir vécu toute une vie.

La femme sauvage est un roman de cape et d'épée avec beaucoup de réflexion. Une fable sur notre monde à nous ?

Oui. Je suis un raconteur du présent, de l'actualité. J'adore le passé, mais je suis un narrateur du présent.

wildevrouw.be/

Vous voulez en savoir davantage sur tous les personnages de ce roman en ébullition ? Allez voir le site wildevrouw.be, que Jeroen Olyslaegers a créé pour satisfaire la curiosité des lecteurs. On y retrouve la vraie vie des différents protagonistes authentiques du livre. Abraham Ortelius le cartographe, Jean Boubert de Pergamont l'iconoclaste, Jean Grouwels l'espion, la « femme sauvage » et sa fille, John Dee le philosophe, Pieter Bruegel l'artiste. Et sur la Famille de l'Amour, sur la cérémonie de l'« Homme sauvage », sur le tournoi théâtral du Landjuweel, etc. Une mine de renseignements. Hélas, pour le moment, uniquement en néerlandais. « Mais j'aimerais bien faire traduire le site en français », lance l'écrivain. La traduction du roman en français par Françoise Antoine est de telle qualité qu'elle pourrait peut-être aussi s'atteler à cette tâche... J.-C.V.



Avec Le Soir et Premier Chapitre
Lisez les premières pages de ce livre sur notre site.